

chaudière ; les reptiles exprimaient leur désespoir avec une rage inouïe. Tantôt debout, appuyés sur le dernier anneau, terribles, menaçants, la gueule démeurement ouverte, le cou gonflé, ils semblaient se livrer à une danse infernale ; tantôt se roulant, se tordant, se mordant eux-mêmes jusqu'au sang, ils cherchaient à se tuer pour échapper à la torture. Mais les sifflements continuaient à retentir jusque dans les profondeurs des bois. Déjà le vieillard avait préparé une baguette de coudrier longue et souple et une espèce de fourche très flexible, dont les pointes étaient très effilées, dont les branches ne s'écartaient qu'aux extrémités pour se rejoindre à mi-fente comme des ressorts flexibles.

— Que va-t-il se passer ? demanda Ellora.

— Ils vont venir, répondit Harruch.

— Qui donc ?

— Les reptiles. Ne comprends-tu pas que ceux-ci les appellent ?

Puis regardant un gros nuage noir qui se formait à l'horizon :

— Ils seront nombreux ! dit-il. L'électricité les anime et les pousse.

En ce moment il prit en main une des vipères qui venait malgré les difficultés de l'ascension d'arriver sur le rebord de la marmite ; il la replaça dans l'intérieur, mais il fut mordu à la main.

Lora poussa un léger cri.

— Quelle imprudence ! fit-elle.

Il sourit.

— La blessure est inoffensive, dit-il. Elles sont privées de leurs crochets, je les leur ai arrachés. Mais voici les autres.

Garde à toi, Lora.

Dans la direction que lui indiquait le vieillard, Lora vit une certaine agitation dans les herbes qui s'inclinaient sous des poussées invisibles ; puis soudain, sur le terrain dénudé qui s'étendait autour du foyer, des reptiles, débouchèrent ils étaient plus de trente.

— Belle chasse ! dit Harruch. Bon début.

Les vipères s'étaient un instant arrêtées indécises, la vue du chasseur les effrayait ; les appels continuaient plus stridents que jamais. Enfin elles s'enhardirent et rampèrent contournant le foyer pour éviter Harruch ; aussi celui-ci s'élançant avec une agilité incroyable chez un vieillard, tomba au milieu des vipères et de sa baguette de coudrier, les frappa avec une telle adresse que d'un coup sec, il séparait la tête du tronc. Le corps frétillait longtemps sur le sol, la tête vivait, s'ouvrait, menaçait pendant dix minutes ; le regard ne s'éteignait qu'au bout d'une demi-heure.

D'autres bandes survenaient ; Harruch, sa baguette d'une main, sa fourche de l'autre, continuait la chasse avec une ardeur passionnée ; il poussait des cris rauques et frappait toujours. Mais Ellora le vit s'interrompre. Déjà plus de cinquante vipères jonchaient le sol, quand il fit signe à la jeune femme qui, par prudence, était montée sur un roc.

— L'aspic, lui cria le vieillard.

Elle le vit prendre sa fourche à la main droite et courir à un reptile qu'il cloua sur le sol ; les deux branches de l'arme s'enfoncèrent dans le sable sans percer l'aspic, mais le corps de la fourche pinça la vipère.

Le vieillard poussa un cri de triomphe.

— Lora, cria-t-il, belle chasse ! Lora, l'aspic est le plus beau que j'ai jamais pris ; l'orage est pour nous.

Il releva son arme et montra une des plus rares vipères que l'on pût rencontrer dans la forêt ; elle mesurait près d'un mètre. Harruch la saisit par la queue et la dégaga de la fourche. Lora s'attendait à voir le reptile s'enrouler autour du bras du chasseur.

— Que fais-tu donc ? cria-t-elle.

— Ne crains rien, dit-il. La vipère ne peut, comme la couleuvre, se relever, quand on la tient ainsi.

Il connaissait à fond toutes les particularités qui caractérisent l'espèce : il prit l'une des boîtes qu'il destinait à ses prises et y enferma l'aspic ; mais le nombre des vipères avait augmenté autour du foyer. Plus de cent reptiles dansaient en cercle et répondaient aux appels des captives ; une odeur de muse insupportable se répandait dans l'air. Harruch ressaisit sa baguette et recommença sa chasse avec enthousiasme ; il couvrit le sol de débris. Puis encore une fois il reprit sa fourche et s'empara d'un autre aspic.

— Celui-ci, fit-il, est plus petit, Lora, mais il est aussi venimeux que l'autre. Il a sur la tête l'A très marqué et sous le ventre des taches jaunes.

— Deux, c'est assez, dit-elle.

— Laisse ; fit-il. Laisse encore chasser sa dernière chasse au vieil Harruch. Je vais quitter la forêt pour toujours ; il faut que j'apporte aux miens une bienvenue. Vois donc comme il en vient ! elles semblent sortir de terre.

En effet autour du foyer, s'était rassemblée une nouvelle et nombreuse troupe. Harruch fondit sur elle ; mais il se hâta, car le ciel s'assombrissait.

Déjà, sur les feuilles, couraient les frissons précurseurs de l'ouragan.

Harruch s'arrêta ; il enleva rapidement sa marmite de dessus le foyer, il replaça dans leur sac ses vipères.

Le vieillard ramassa toutes les têtes, les serra précieusement, puis il dit à Lora :

— Il en est temps. Gagnons le refuge.

Il se chargea de tous ses engins et se dirigèrent vers une grotte que connaissait Harruch ; à peine y étaient-ils à l'abri, que l'orage se déchaîna dans toute sa fureur. Un coup de tonnerre long et retentissant fit trembler la forêt, des torrents de pluie formèrent nappe entre ciel et terre, la rafale tordit les chênes séculaires, la foudre les renversa, et pendant des heures les grands bois gémissaient sous la tourmente. Lora l'admirait. Un éclair vint à un certain moment l'envelopper d'une auréole et la placer au milieu d'une illumination fulgurante ; elle parut ainsi au vieillard un ange révolté personnifiant la lutte de sa race persécutée contre la société qu'elle méprise et combat.

Harruch lui dit en s'inclinant ;

— Lora, tu seras la plus grande reine qui ait jamais guidé les tribus !

— Tu es l'espoir de la race.

— Tu seras mère de notre Messie.

La comtesse se retourna.

Elle fut frappée à son tour de l'aspect singulier d'Harruch à cette heure ; la tête du vieillard s'était transfigurée, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, son front rayonnait et il semblait que son regard fouillait au loin les mystères de l'avenir.

— Harruch, dit Lora, mon mariage m'a laissée stérile ; je hais l'homme et sa domination.

Harruch, ce n'est pas de moi que la tribu recevra son libérateur.

Mais lui le bras étendu, le regard inquiet, il dit à la jeune femme.

— Tu hais à cette heure ! Oui, tu hais à mort. Demain, femme tu aimeras. De tous ceux des tribus qui fut le mieux doué. Je suis un voyant, Lora tu aimeras, te dis-je, et ton mariage sera fécond.

— Jamais ! fit-elle.

Il lui saisit la main.

— Je vois le père de ton enfant, dit-il ; je le vois puissant et fort.

C'est un géant dont la tête domine les autres hommes. Il est jeune et il te hait aussi ; peut-être ne t'aimera-t-il jamais.

Puis le sourcil froncé et avec douleur.

— Lora, ton fils sera grand parmi nous ; il sera roi